

ROBERT MALTAIS

**MARIO
LIRETTE**
Le chat rebelle

L'ENFANT DU BONHEUR

D'où vient ta famille, Mario ?

Mon père vient de Montréal, avenue Bourbonnière dans Hochelaga ; son père Ernest, de Chénéville dans la région de Papineau. Et ma mère aussi est de Montréal. Ses parents sont originaires de Petite-Rivière-Saint-François, dans Charlevoix. Mes parents se sont connus à Tétreaultville. J'aurais pu dire Longue-Pointe, qui est un quartier de Tétreaultville. Longue-Pointe, c'est peut-être l'endroit où la terre va le plus loin dans le fleuve, près de l'île Charron. D'où le choix de l'emplacement du tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine en vue de l'Expo 67.

Ils se sont probablement connus au bord de l'eau, soit le fleuve, au club de tennis où ma mère, à 17 ans, a gagné quelques mentions honorables puis un trophée avant d'arrêter de jouer. Mais, dans notre famille, on était très fiers de dire que ma mère était une championne de tennis, alors qu'il y en avait une vraie sur la rue de Boucherville, non loin du quadrilatère où je vivais : Mariette Laframboise, gagnante en double mixte avec Robert Bédard en 1959.

Je n'en sais pas plus sur elle, mais c'est une légende du quartier.

Ta vie commence là ?

Mon enfance, c'est Longue-Pointe, c'est trois rues : la rue Notre-Dame, la rue de Boucherville et la rue Saint-Malo. Une ruelle sépare la maison des Carle et le club de tennis, près du fleuve. On n'avait pas le droit d'aller au bord de l'eau. Maman voulait pas. Trop dangereux, selon elle.

Moi, je suis né là, au 7620, rue Notre-Dame Est, parce que ma mère n'a pas eu le temps de se rendre à l'hôpital. Le bon docteur St-Jean, père et patriarche – parce qu'il y a trois générations de médecins dans cette famille St-Jean –, m'a mis au monde à la maison, comme ça se faisait dans le temps quand les circonstances le commandaient.

Puis, quelques heures après ma naissance, il m'a recouvert d'un drap en annonçant à mes parents que j'étais décédé. Ça n'a pas fait ! Je me suis réveillé, j'ai dit : « Wô, chus pas mort ! » Manifestement, j'ai survécu à ma propre naissance. C'était ma première vie.

Ma mère m'a toujours dit que j'étais né un vendredi 13. J'ai toujours clamé haut et fort que j'étais né un vendredi 13, jusqu'à ce qu'un jour je reçoive – comme chacun des animateurs de radio de Montréal à l'époque –, pour le centenaire du journal *La Presse*, la page frontispice plastifiée du jour de ma naissance, le 13 octobre 1951. C'est un samedi ! *La Presse* ne peut pas se tromper !

Révélation ! « M'man ! Je suis pas né un vendredi ! Maman, regarde *La Presse* ! » Ma mère dit : « T'es né un

vendredi. » « Alors, si j'suis né un vendredi, j'suis né en 1950 ! » Mais en réalité, j'suis né en 1951. Ça peut pas être autre chose, parce qu'il y a mes sœurs avant moi, pis mon frère qui me suit. On a tous une année de différence. Donc, je suis bien né le samedi 13 octobre 1951. Mais, jusque dans la trentaine, j'ai cru que j'étais né un vendredi 13.

Avais-tu une bonne santé ?

J'étais un enfant fragile. Disons que je n'étais pas le plus fort de ma fratrie. Fallait me surveiller. À 5 ou 6 ans, je ne sais plus, je suis tombé gravement malade. Demande-moi pas ce que j'ai eu, je l'ai jamais su, jamais demandé. Le bon vieux docteur St-Jean, avec ses connaissances de l'époque, j'imagine, ne pouvait rien faire : « Il va mourir. » Encore ? Je suis comateux. Je dois mourir dans les prochaines heures. Y a plus rien à faire. Et, encore une fois, le bon docteur me déclare mort. Je suis donc mort une deuxième fois.

On habitait derrière l'épicerie de mon grand-père : l'épicerie Lirette, qui était le marché du quartier, sur la rue Notre-Dame. À Longue-Pointe, tout le monde le connaissait. Tout comme la ferronnerie Ménard ou l'embaumeur, M. Lemay. Mon grand-père était connu comme l'épicier du coin.

Il m'a pris. Il m'a enroulé dans une couverture en laine verte avec des traits rouges, gris et blancs. Je m'en souviens. Il m'a placé sur le banc arrière de sa voiture, une station-wagon verte. Il a pris le pont Jacques-Cartier, par Notre-Dame. Il y avait pas le tunnel à l'époque. Je me souviens des treillis du pont Jacques-Cartier qui passent au-dessus

de nous. Je suis couché sur le siège arrière, puis je m'en vais vers l'inconnu. Mon grand-père m'a emmené jusqu'à Verchères chez le docteur Lapierre, son médecin de famille à lui. Le médecin m'a examiné, m'a donné une piqûre. Le lendemain, je jouais dans la cour. Troisième vie.

Mon grand-père était un homme formidable. On allait tous les jours à son épicerie. Il nous donnait des trente sous, des bonbons, puis des tranches de fromage. Il signait les bulletins de ma sœur Jocelyne pour pas que mes parents les voient. Il travaillait fort. Il avait une épicerie à tenir. C'était un chef de famille. Mon père Robert et sa famille habitaient en arrière, en haut de la shed. Parce que mon grand-père avait une shed pour mettre des boîtes en carton et des caisses de légumes vides en bois. Il avait bricolé un logement en bas, qu'il louait, et au-dessus, un autre pour nous. Alors, on restait dans le fond de cour, heureux de notre petit bonheur en famille. La cour, c'était tout notre monde.

La cour, on sortait pas de là. Aller sur la rue de Boucherville... Euh, fallait dire où on allait. On allait chez les Beaulac ou on allait chez Guy Lymburner, mon ami. Non, on n'allait pas loin. On sortait pas de la cour, nous autres, les gars : mon frère Luc, moi, mes cousins Michel, Jacques et François Lirette, les fils de mon oncle Claude, mon idole, le jeune frère de mon père. Eux restaient dans le bâtiment qui abritait l'épicerie. On jouait dans la cour. On jouait au laitier Pierre St-Jean.

Pierre St-Jean était le frère de Marc St-Jean, le docteur du milieu... Vous vous rappelez ? Les trois médecins de la même famille ? Attends un peu, faut que je décortique tout ça, là... Pierre St-Jean, c'est le laitier. Nous, on a une

voiturette, on charge des pierres dedans et, pour nous, ces pierres sont des pintes de lait. Il y a un chauffeur désigné, puis là on recule chez le client : « OK, madame, deux pintes de lait ! » Donc, Pierre St-Jean était le frère de Marc, le médecin – c'est-à-dire le fils du médecin et le père de l'autre médecin –, mais aussi le frère de Jacques et de Raymond St-Jean qui étaient mes oncles propres, parce qu'ils avaient marié les jumelles Dolorès et Thérèse, sœurs de ma mère. Tout ça pour te dire que c'est un quartier où fourmillent les Bouchard, la famille de ma mère, et les Lirette, la famille de mon père. C'est des grosses familles, chez les Bouchard surtout.

J'ai eu une très belle enfance avec mes cousins, mes cousines, parce qu'on allait souvent chez ma grand-mère Bouchard. Et quand on était là, ma mère avec ses quatre enfants, Dolo avec ses quatre enfants, Thérèse avec ses cinq enfants, Lucie avec ses quatre enfants, Marc avec ses trois enfants, Mario – le p'tit frère de ma mère – avec ses deux enfants... on était une trentaine d'enfants, comme nos belles grandes familles québécoises. Un clan tricoté serré. Côté Bouchard, c'était chaleureux. Ma grand-mère, c'était la maman classique, comme dans les Plouffe. Ma mère était pareille. Mon grand-père Bouchard, lui, je pense qu'il ne nous a jamais parlé. Je pense aussi qu'il n'aimait pas beaucoup les enfants. Il se berçait, avec sa pipe et son crachoir. Originaire de L'Isle-aux-Coudres, il était brûlé par la vie. Brûlé par le port de Montréal. Pis les enfants, ça lui tapait sur les nerfs. Fait qu'on s'approchait pas trop de lui parce qu'il nous repoussait : « Va-t'en là-bas ! » J'ai jamais embarqué sur les genoux de mon grand-père Bouchard.

Ni sur les genoux de mon grand-père Lirette, d'ailleurs. À l'époque, c'était pas ça. Du côté des Lirette, c'était moins chaleureux, mais quand même accueillant. Mon grand-père était le plus aimant. J'ai connu mon arrière-grand-mère, Mémère Corbeil, qui était bossue. Elle était aussi désagréable que ma grand-mère Agnès, ma grand-mère Lirette, une grand-maman alcoolique qui n'aimait pas plus les enfants que sa mère à elle. Pas de tendresse, pas de mots doux. Mémère Corbeil, elle non plus, j'pense qu'elle ne nous a jamais parlé.

Mais c'était une belle époque quand même. Je n'ai pas manqué d'amour pour autant. Justement, j'ai été très protégé, tellement que, quand je suis devenu adulte, j'en ai un peu voulu à ma mère, parce qu'y a des choses qu'elle nous avait cachées de la vie. Des affaires comme... Je ne savais pas que ça existait, moi, la chicane. Je ne me souviens pas de m'être chicané avec mon frère et mes sœurs. On s'est jamais, jamais, jamais, jamais chicanés. Jamais ! Ça n'existe pas dans ma famille, ça. Alors, tu comprends que, quand je me chicanais avec ma femme, j'étais perdu, moi. Je sais pas c'est quoi cette affaire-là, une chicane. Pourquoi on se chicane ? Ça n'existait pas pour moi.

Tu m'as parlé de ta mère. Maintenant, ton père.

Mon père était restaurateur. Il travaillait fort. On manquait de rien. Dans notre espèce de logement au-dessus de la shed, il n'y avait pas de chambre pour les gars. Une pour les filles et une autre pour les parents. Le jour, on jouait dans la chambre des filles.

Ma mère nous installait dans son lit chaque soir, à l'heure où les enfants se couchent. Et quand mon père arrivait, il nous transportait sur le divan-lit dans le salon. On se réveillait tous les matins dans le salon. Pour nous, c'était normal. On a passé notre enfance sur un divan-lit. Un jour, ça a changé, je ne me souviens plus pourquoi. Je pense que les filles étaient parties en vacances à Petite-Rivière-Saint-François. Nous, les gars, on avait passé l'été à dormir dans le lit des filles. C'était devenu notre chambre. Wow, l'avancée !

L'appartement était chauffé avec une fournaise à l'huile. Et les murs étaient en tentest. Du tentest, c'est du carton pressé. C'était ça, nos murs, puis on chauffait à l'huile ! Évidemment, mon père n'était pas là le soir à 10 heures quand la fournaise grondait. Elle grondait parce qu'il fallait sans doute faire des ajustements, il y avait un petit carburateur. Des fois, la nuit, ma mère nous réveillait : « Sortez, sortez, il va y avoir le feu ! » On sortait sur la galerie, en jaquette, en pantoufles, en plein hiver. Ça arrivait souvent. « La fournaise va exploser ! » Ça n'a jamais explosé, mais on avait vraiment peur.

Je veux revenir sur mon père. On ne le voyait jamais, sauf le dimanche. Là, il prenait le temps de passer une bonne partie de la journée avec sa famille. Il jouait du piano. Les quatre enfants, on chantait avec lui. C'est un peu comme la famille Simard, on chantait en chœur tous ensemble. Quels beaux souvenirs ! Même ma mère chantait avec nous. C'est un peu là que j'ai appris le bonheur et la musique. J'ai découvert la joie de chanter. Et ma mère, en tablier, tout en brassant de la soupe, faisait l'alto, comme elle disait. Elle trouvait

ça formidable. « Je fais l'alto ! » Elle faisait l'alto... C'était le bonheur total, un bain d'amour, carrément. Je suis un enfant du bonheur.

Tu m'as dit tout à l'heure qu'un de tes oncles était ton idole. Pourquoi ?

Mon oncle Claude ! C'était le rebelle de la famille, le plus jeune. Il était sur le party, il prenait un coup. Pas d'éducation, pas de métier, rien. Il faisait du taxi. Quand il était dans la marde, son père le dépannait. Il travaillait de temps en temps à l'épicerie. Quand il partait sur la brosse, on ne le voyait plus pendant des jours et des jours. Il vivait de petite misère. Moi, je le trouvais formidable ! Il n'était pas méchant. Il chantait, il dansait.

Une image que j'ai de lui... Je dois avoir 5 ou 6 ans. On est en 1956, 1957. Je suis sur le balcon chez nous. Il y a un mariage dans le quartier. Moi, j'observe les mariés dans leur Cadillac décapotée. Il fait beau, c'est l'été. La voiture d'en arrière, c'est une autre décapotable. Mon oncle est sur les deux pare-chocs, c'est-à-dire un pied sur celui de l'arrière d'une voiture et un pied sur le pare-chocs avant de l'autre. Accoté là-dessus, un 10 onces dans les mains, il chante. Moi, c'est l'image que j'ai de Claude. C'est un gars de party. Il est paqueté et il est heureux. C'est lui, le party !

Moi, je voulais être comme lui, quitte à m'obliger à prendre un coup. Ce que j'ai fait longtemps. Et j'en suis fier, parce que j'ai été Claude, tu comprends ? Pour moi, c'était l'image du gars de party. Pas d'ennemi, tout le monde l'aimait, il était heureux. Oui, il prenait un coup. C'est mal vu

aujourd'hui, c'est sûr. Mais à l'époque, ce n'était pas encore une maladie. On peut décliner tous les côtés péjoratifs de ça, oui. Mais je m'en balance. Ce n'était qu'un trait de caractère et il était mon idole. Il était fin avec nous autres. Souvent, il nous crissait dehors de l'épicerie à coups de pied dans le cul, mais il était pas méchant. Claude, c'était le fou du roi de la famille Lirette. Tout un personnage !

Si son frère Robert disait bleu, Claude disait bleu. Il avait son crayon de bois sur l'oreille, sa chienne blanche pleine de sang et il chantait derrière le comptoir de l'épicerie familiale en servant ses clients. Ils vendaient de la viande. Ils vendaient une livre de steak haché au prix affiché, sauf qu'il n'y avait pas une livre. Mon père m'a raconté ça, plus tard. Ils mettaient le doigt sur la balance. Pour que l'aiguille... tu sais, les anciennes balances en Y. L'aiguille partait de la gauche vers la droite. La madame était presque obligée de se mettre sur le bout des pieds pour voir le monsieur de l'autre côté du comptoir réfrigéré. Elle voit pas le doigt du monsieur sur la balance. Comme ça, elle paie une livre et demie pour une livre. C'est pas parce que c'est des voleurs, c'est des trucs de commerçants vendeurs à la livre.

Un autre truc que mon père m'a aussi avoué, c'est qu'il mettait de la glace dans le steak haché. Quand il le pesait, ça faisait deux livres. « Deux livres, madame ? » « Oui, merci. » On emballe le tout puis on charge deux livres de steak haché... Arrivée chez elle, elle ne pesait pas son paquet, mais il ne lui restait qu'une livre, parce qu'elle avait payé pour une livre de glace déjà fondue. Quand mon père m'a raconté ça, j'ai dit : « C'est du vol ! » « Non, c'est pas du vol. On gagnait notre vie, fallait manger. C'est des trucs que tout

le monde faisait. » Je suis un peu gêné de le dire aujourd'hui, mais bon.

En fait, les temps n'étaient pas si durs pour mon grand-père, puisqu'il tenait l'épicerie du quartier. Ça marchait. Il faisait crédit à tout le monde, comme c'était la règle dans les quartiers les plus pauvres de l'époque.

Après six ans dans une espèce de paradis familial, c'est l'école. Comment t'as vécu le changement ?

Ça s'est bien passé. On y allait à pied. C'était l'école Boucher-De La Bruère, qui faisait dos à l'école Saint-François-d'Assise. L'école Boucher-De la Bruère est devenue aujourd'hui un immeuble de condos. À l'époque, c'était une école de filles, mais la première et la deuxième année des garçons se donnaient là aussi. J'ai donc fait mes deux premières années dans une école de filles.

En première et en deuxième année, j'étais « dissipé ». Probablement que je commençais déjà à faire le clown. Madame Clément m'avait pris par les cheveux dans la classe et m'avait levé de mon siège... Mais je ne lui en ai jamais voulu, je m'en souviens encore. C'est juste marquant pour moi. Elle faisait sans doute son travail de professeure, enseignement et discipline. Ça ne devait pas être plus facile qu'aujourd'hui.

Je me souviens des jours de pluie qu'on passait dans le sous-sol avec les fournaises. Les récréations. Il y avait une clôture qui séparait les deux cours d'école. On voyait les troisième, quatrième, cinquième année qui jouaient au ballon-chasseur. Le jour où on traversait de l'autre côté,

on devenait des grands. Alors, je suis passé de l'autre côté, où j'ai découvert le ballon-chasseur et aussi le jeu du marron le plus vieux. On jouait dans la cour avec un marron suspendu à une corde, pis on le balançait comme un pendule sur l'autre et quand tu cassais l'autre, t'avais un an. Un marron qui avait 9 ans, 10 ans, c'était parce qu'il était fort. C'était notre jeu. Ou bien, on jouait aux cartes collées sur le mur. On ramassait des cartes. J'étais pas dans les meilleurs joueurs au ballon-chasseur, j'étais toujours pris le dernier.

De cette époque-là, les souvenirs que j'ai, c'est ça : madame Clément, le marron, les cartes, le ballon-chasseur... et le théâtre. Parce qu'il y avait une troupe ambulante qui faisait du théâtre à l'école, de jeunes acteurs, qui jouaient *Le Petit Poucet*. Un peu comme La Roulotte de Paul Buissonneau qui a fait le tour des parcs à Montréal plus tard.

C'était dans le gymnase que la troupe donnait ses spectacles. Moi, chaque année, j'avais hâte qu'elle revienne. J'aimais ça. C'était de la commedia dell'arte, je l'ai appris plus tard. Ils étaient six ou sept, ils faisaient la tournée des écoles. Moi, ça me fascinait. J'ai 7 ans, 8 ans ou 9 ans. Ils venaient chaque année, sauf peut-être une fois. Le théâtre, j'en parle à ma mère pendant qu'on est à table. Je vais dîner à la maison tous les jours. Ça se marche, un kilomètre. Le midi, c'est toujours les mêmes émissions à la radio : *Les joyeux troubadours* et *Jeunesse dorée*. Et quand *Jeunesse dorée* commence, c'est le signal : faut s'en retourner à l'école. *Les joyeux troubadours*, c'est l'émission de ma mère. J'en parle avec elle. Ça me fascine, la radio ! La radio, je comprends pas. Comment ça fonctionne ? C'est quoi, cette affaire-là ? Ils sont

le fun, puis ils s’amusent ! J’ai des conversations sur la radio avec ma mère, mais aussi sur le théâtre, sur ce qu’ils font, ce qu’ils chantent, ce qu’ils jouent. Et le théâtre m’éveille à la culture.

La télé me fascinait, la radio m’interpellait, pas pour en faire, mais par curiosité. Qu’est-ce que c’est, cette bébelle-là ? Pourquoi ma mère aime tant ça ? La radio et la télé, c’est quoi, cette technologie ? C’est quoi, ce monde-là ? Je voyais des gens vivre là-dedans, la télé. Je les voyais. Je me souviens même d’avoir vu la diffusion, en direct de Rome, de l’enterrement du pape Pie XII. Les émissions pour enfants de l’époque, *Maman Fonfon*, *Bobino*, je m’en souviens clairement, et tout ça en noir et blanc. Ma mère voyait bien que j’étais intéressé par la chose.

On a un téléviseur à la maison qui est une espèce de meuble massif. Y a des lampes là-dedans pis ça pète tous les six mois. Faut appeler le réparateur de télévision, monsieur Boutin, le frère de notre gardienne Nicole Boutin. Il venait réparer le téléviseur, mais il repartait avec toute la bastringue, le squelette de la télé, parce qu’il fallait changer des lampes, faire du ménage, souder... Le meuble passait deux semaines dans le salon avec rien dedans. Moi, mon fun, c’était d’entrer dans le meuble vide et de faire de la télé pour ma famille.

T’avais trouvé ton premier public ?

J’étais le bouffon de la maison. J’improvisais. Je m’improvisais animateur de télé comme je m’improvisais prêtre, parce qu’à l’époque ma grand-mère disait toujours : « Si vous faites des prêtres, m’as payer vos études. » C’était l’époque où

avoir un prêtre dans sa famille, c'était la fierté. « Mon fils est prêtre ! » Tu comprends, mon fils porte une soutane. Tu ne pouvais pas avoir mieux. Ça ou médecin, c'était le top ! Alors ma grand-mère paternelle... Je n'ai jamais su d'où lui était venue cette idée de nous envoyer au séminaire, sans doute un rêve venu d'ailleurs. Faut dire que mon grand-père avait fait sa théologie. Il était brillant, mon grand-père. Il avait fait ses études théologiques avant de devenir épicier et de se marier à Agnès Corbeil, ma grand-mère. J'avais peut-être dit à ma grand-mère, quelque part dans une fête familiale, que oui, je pourrais faire un prêtre. Ou oui, je peux faire du cinéma. Oui, je peux faire de la radio. Ben oui, je peux faire du théâtre. Oui, je peux jouer à la télé. Oui, je peux être un prêtre.

Je me souviens que ma mère m'avait acheté tout le kit, pour ma fête ou pour Noël. C'était une reproduction pour enfant presque parfaite. La chasuble, le surplis en dessous. Je devais bien avoir une soutane aussi. En fait, c'est un habit d'enfant de chœur avec la chasuble par-dessus, puis deux, trois autres bébelles. Comment s'appelle la chape ? L'étole ! Et le petit calice avec l'assiette en dessous ? La patène, voilà. Les burettes. Me voilà donc avec tout ce grément, équipé pour dire la messe ! On revenait de l'église le dimanche et je disais à mes sœurs et à mon frère : « Go, je dis la messe. » Alors je disais la messe. Je prenais du pain blanc Weston, puis j'enlevais les croûtes. Je faisais des hosties avec le pain que j'aplatissais, que je découpais en rondelles et que je mettais dans mon petit calice. Je versais de l'eau et de la liqueur dans les burettes, puis mon frère faisait le servant de messe.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Prépile ou Préface | 9 |
| 4 novembre 2020 | 13 |
| L'enfant du bonheur | 21 |
| Mario, tout un ado ! | 43 |
| Mario au décollage | 67 |
| Mario monte dans l'affiche | 95 |
| Mario dans les étoiles | 129 |
| Mario dans l'orage magnétique | 153 |
| Mario fait escale | 175 |
| Mario se pose sur la piste | 195 |
| La mission du petit-fils d'Ernest | 215 |
| Remerciements | 223 |